

Liberté

Après Kwaidan

André Belleau

Volume 7, numéro 4, juillet–août 1965

URI : id.erudit.org/iderudit/59979ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1965). Après Kwaidan. *Liberté*, 7(4), 388–388.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Après Kwaïdan

*Je regarde les nuages faire dans le ciel
très grand leur lent, silencieux cinéma.*

Claude Roy

— Comment est-ce possible?, nous demandions-nous, Fernand Ouellette et moi, à la sortie du Loew's. Au Festival International de Cinéma de Montréal, on venait de présenter *Kwaïdan* de Kobayashi.

Comment est-ce possible, en effet? D'une part, les ciels de toile peinte, la neige artificielle, les machines à faire de la fumée, de la pluie, tout ce que vous voudrez, les figurants costumés, les reconstitutions historiques, l'Histoire, la légende, les fantômes. Tout en belles couleurs. Bayreuth en Orient. D'autre part, une grande fête hiératique et lente, émerveillante, poignante, au déroulement souverain.

La volonté de *dire* chez Kobayashi prime tout, bouscule nos catégories, fait fi de nos querelles de forme, de notre intellectua-lisme, de notre peur du ridicule. Kaji nettoie les latrines, se promène avec un seau d'excréments. Hoichi se fait arracher les oreilles. Peu importe la teinture rouge: il y a du sang. Vouloir *dire* à tout prix, c'est la marque des plus grands: Kobayashi, Bu-nuel, Bergman, Fellini, Dovjenko...

Qu'on ne vienne pas parler de l'Orient insondable! Il n'y a d'insondable que la prétention et l'ignorance des *cinéphages* comme disait Chabrol.

Je me souviens, c'était à Tours, au dernier festival. Un très beau court métrage américain. Il avait une double vertu assez rare: l'émotion et le suspense. Les quolibets fusaient. La salle riait. C'était une salle qui avait peur.

Je me souviens aussi que Hoichi, le musicien aveugle, accep-te finalement, de plein gré, de jouer pour les dieux des profon-deurs, non parce qu'ils l'exigent, mais parce que cela lui paraît nécessaire. A l'instant même, les miasmes et la peur s'évanouis-sent. Le soleil éclate.

Je parie pour Hoichi.

André BELLEAU